

RATIONALISME ET MYSTIQUE

A propos d'Al Ghazzali

Pour un Occidental de nos jours, même cultivé, le nom d'Al Ghazzali ne représente pas grand'chose. Le plus souvent on le confond avec celui d'Averroès, (le « Commentateur » comme disaient les scolastiques) ou celui d'Avicenne, et on suppose qu'il s'agit d'un penseur à la remorque d'Aristote « comme tous les philosophes arabes ».

Les vrais responsables de cette ignorance et de cette méconnaissance sont les arabisants et les spécialistes de la philosophie musulmane qui ont trop négligé son œuvre (encore à peu près inaccessible aujourd'hui pour ceux qui ne lisent pas l'arabe) au profit de celle des aristotéliens comme Avicenne et Averroès, parce que ces derniers représentent le courant rationaliste et « moderne » qui est à l'origine du renouveau philosophique en Europe au treizième siècle.

Ghazzali, au contraire, le seul penseur musulman qui ait osé s'attaquer au « Philosophe » (c'est-à-dire à Aristote, déjà entouré d'une « docte cabale ») en se servant de ses propres armes, leur apparaît comme une figure décidément « médiévale » (au sens le plus « primaire » du mot) et vraiment trop éloigné de nos préoccupations « actuelles » d'intellectuels « engagés ».

Il est peu probable que le neuvième centenaire de sa naissance (il est né à Tous dans le Khorassan, Perse orientale, en 1058) impose à quelque arabisant philosophe le désir de révéler au monde occidental, qui l'ignore à peu près complètement, cette figure qui est une des plus originales parmi les penseurs musulmans. Et cela est regrettable car une bonne étude sur Ghazzali serait d'un très grand intérêt et pourrait même avoir la portée de la « découverte » d'Al Hallaj par Massignon. C'est que, débarrassé de sa poussière, Ghazzali apparaît comme une

personnalité très vivante et attachante, de la famille de nos penseurs les plus vigoureux et les plus originaux : Descartes, Pascal, Hume, Simone Weil.

Le trait le plus sympathique à l'actif de ce « maître » c'est que, quoique professeur, honoré de la faveur du prince, comblé de gloire, père de famille, etc., il a, un beau jour, cessé de se prendre au sérieux, et tout planté là pour aller à la recherche de la Vérité totale et vivante qui remplit le cœur et comble l'âme à la condition qu'on ait tout donné pour la trouver. Cette recherche « globale » constitue, selon Simone Weil, l'essentiel de la démarche philosophique authentique :

« La méthode propre de la philosophie consiste à concevoir clairement les problèmes insolubles dans leur insolubilité, puis à les contempler sans plus, fixement, inlassablement, pendant des années, sans aucun espoir, dans l'attente.

D'après ce critère, il y a peu de philosophes. Peu est encore beaucoup dire.

Le passage au transcendant s'opère quand les facultés humaines (intelligence, volonté, amour humain) se heurtent à une limite, et que l'être humain demeure sur ce seuil, au delà duquel il ne peut faire un pas, et cela sans s'en détourner, sans savoir ce qu'il désire et tendu dans l'attente.

C'est un état d'extrême humiliation. Il est impossible à qui n'est pas capable d'accepter l'humiliation.

Le génie est la vertu surnaturelle d'humilité dans le domaine de la pensée. Cela est démontrable ». (La connaissance surnaturelle, p. 305).

Les rares philosophes capables de satisfaire au terrible critère de Simone Weil sont les créateurs de ce que l'on appelle depuis Leibniz la « *philosophia perennis* ». C'est la « vertu surnaturelle d'humilité dans le domaine de la pensée » qui leur permet de dépasser l'« ordre des esprits » pour accéder à celui de la « charité ». Al Ghazzali est un membre important de cette famille de penseurs qui savent que la vérité ne peut pas s'atteindre par le seul effort de l'intelligence et qu'il faut aller à elle « avec l'âme tout entière », comme dit Platon. (République, 518 c).

Cette « philosophie éternelle », à laquelle il est aujourd'hui possible, comme l'a montré Aldous Huxley, de donner un visage « œcuménique » (l'« *oikoumené* » de nos jours, c'est la planète entière) s'est toujours affrontée au rationalisme et à l'em-

pirisme qui sont les caractéristiques de la philosophie que l'on pourrait appeler « progressiste » parce qu'elle place dans l'avenir terrestre la réalisation de la perfection humaine.

La lutte entre philosophie de l'éternité et philosophie du progrès est aussi vieille que le monde et durera autant que lui. Jusqu'à la Renaissance, le « progressisme » est représenté, en gros, par le rationalisme aristotélicien devenu, sous sa forme averroïste, franchement antireligieux. Les « averroïstes latins » sont, on le sait, les ancêtres des « libertins » qui deviendront au dix-huitième siècle les « philosophes », et plus tard les « révolutionnaires ».

En chrétienté, la lutte contre l'aristotélisme a été menée par l'Église avec un sage discernement. En la personne de Saint Thomas d'Aquin, elle a réussi une des plus brillantes opérations de l'histoire de la pensée humaine, que Chesterton a intitulée : « Le baptême d'Aristote ». Par cette annexion de « l'ennemi », la scolastique orthodoxe a atténué, dans une certaine mesure, l'opposition entre philosophie et mystique, malgré les condamnations de certains centres de théologie, la Sorbonne en particulier, (appuyés par les coups de main du « bras séculier »), la philosophie indépendante, non « ancillaire », et la recherche positive ont pu prendre quelque développement.

En pays d'Islam les choses se sont passées autrement. La philosophie (aristotélicienne) représentée par deux grands noms : Avicenne (980-1035) et Averroès (1126-1198) a eu un adversaire de génie : Ghazzali. Au lieu de construire un pont comme Saint Thomas, entre la religion et la philosophie, il a creusé un abîme, et au lieu de « baptiser » Aristote, il a entrepris de l'exterminer en se plaçant sur son propre terrain, celui de la spéculation rationnelle.

Son « *Tahafout al-falasifa* » (Destructio philosophorum) est une des plus puissantes polémiques antirationalistes de l'histoire de la philosophie. C'est la seule de ses œuvres assez anciennement et assez largement connue en Occident, parce que presque entièrement contenue dans la contre-attaque d'Averroès, le « *Tahafout at-tahafout* », traduit en latin et même imprimé à Venise en 1497. (*Averrois Cordubensis Destructio destructionum philosophiae Algazeli*).

C'est à cause de la « *Destructio* » que Ghazzali est continuellement comparé chez nous à Descartes et à Hume. Il n'a pourtant pas de véritable parenté avec ces deux philosophes. Comme eux il puise dans l'arsenal des sceptiques pour détruire l'autorité de la raison, mais sa dialectique vigoureuse et personnelle, (particulièrement dans sa critique de l'idée de cause), est d'une inspiration toute différente.

Ghazzali, exactement comme Pascal lisant Montaigne, s'abandonne à la joie de voir « la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes ». (Entretien avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne, Ed. Brunschvicg minor, p. 157). Son doute n'est donc pas, comme celui de Descartes une pioche de constructeur rationaliste cherchant à creuser ses fondations jusqu'au rocher de la certitude absolue, pour pouvoir élever un édifice inébranlable. Il n'est pas possible non plus de l'assimiler à celui de Hume, dont la critique est d'inspiration purement nihiliste, et a, pour but, de montrer aux hommes l'impuissance de la raison à dépasser les apparences, pour qu'ils se résignent au phénoménisme. Le doute ghazzalien est comme celui de Pascal, c'est un doute « mystique » c'est-à-dire destiné à déblayer le terrain où doit s'élever le temple mystique.

La ressemblance entre Ghazzali et l'auteur des « Pensées » ne se limite d'ailleurs pas à ce trait et on peut noter entre eux un ensemble assez impressionnant d'analogies essentielles.

Tous les deux ont cherché à renouveler la théologie et l'apologétique, à leur donner un tour plus vivant, un accent plus profond, plus personnel. Si Pascal n'a pu nous laisser que les notes préparatoires de son « Apologie de la religion chrétienne », Ghazzali, lui, a eu le loisir de terminer son grand ouvrage, l'« *Ih'yâ 'ouloûm ed-dîne* » (la Revivification de la théologie) et il a pu lui donner les dimensions et presque la structure d'une « somme ». Malgré cela, et malgré les différences d'époque et de culture, les deux œuvres présentent des similitudes importantes.

Et d'abord elles ont toutes les deux pour point de départ et pour point d'appui une expérience personnelle d'ordre suprarationnel. Nous savons que Pascal, dans la nuit du

23 novembre 1654 a été « saisi » par l'« évidence mystique » et la joie divine. « Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix » sont les mots qui illuminent le « Memorial ». Nous savons également que Ghazzali, dans sa solitude de Damas et de Jérusalem a pris connaissance de vérités suprarationnelles « avec une évidence qui équivalait à une vue réelle ». (Le *Préservatif de l'erreur*, trad. Barbier de Meynard, *Journal asiatique*, tome 9, p. 74, 1877).

A cause de leur anti-intellectualisme, et parce qu'ils se reconnaissent impuissants à convaincre rationnellement et irrésistiblement, nos deux auteurs se sont trouvés aux prises avec la même difficulté : comment faire pour « accrocher » l'interlocuteur, le persuader de renoncer à son attitude et d'ouvrir son cœur ?

Le seul moyen qui soit possible au départ, c'est l'appel à l'intérêt égoïste bien compris, c'est l'argument du « pari ». Asin Palacios a montré, comme on le sait, que l'essentiel de cet argument se trouve dans Ghazzali et que Pascal pourrait bien en avoir hérité à travers Silhon et Sirmond.

On a souvent exagéré l'importance de cet argument pour essayer de montrer que l'attitude religieuse repose essentiellement sur un calcul. En réalité, l'argument du pari n'a aucune valeur religieuse, c'est seulement une amorce, un bonbon donné à un enfant pour qu'il écoute une leçon. Impuissant à démontrer la vérité de sa doctrine, incapable de *toucher d'emblée* le cœur de son auditeur, l'apologiste saisit la seule « anse » disponible, l'égoïsme, pour pouvoir retenir l'interlocuteur et entamer le dialogue. L'appel au « pari » est une pure manœuvre, comme la parade des « Salutistes » avec flonflons et grosse caisse, pour arrêter les badauds et pouvoir leur parler.

Ainsi, l'apologétique mystique se réduit essentiellement à deux appels : le premier à l'intérêt, c'est le « pari », et le second au « cœur » pour qu'il puisse, en se purifiant et en s'ouvrant « sentir » Dieu. L'appel à l'égoïsme n'a qu'une valeur purement propédeutique pour l'apologiste digne de ce nom, qui sait très bien que l'on ne « gagne » pas Dieu en « pariant » sur lui comme sur le meilleur cheval. La véritable apologétique commence seulement avec l'appel au dépassement de l'égoïs-

me, au don de soi sans retour sur soi, qui est la seule voie vers Dieu.

Cette voie, c'est la voie du « cœur ». Aussi, trouve-t-on chez la plupart des mystiques une doctrine du « cœur ». Pour Pascal, comme on sait, « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison ». (Pensées, fragment 278). La doctrine du « cœur » est insuffisamment développée chez Pascal. En gros elle s'applique à la faculté des intuitions premières (« le cœur sent que l'espace a trois dimensions »), mais il ne s'explique pas clairement sur l'origine et la valeur de cette faculté ni sur ses rapports hiérarchiques avec la raison. Chez Al-Ghazzali la doctrine du « cœur », « *qalb* », est plus élaborée. Le « *qalb* » est « un organe délicat et divin qui est l'essence de l'homme, la partie de son être par laquelle il perçoit et connaît ». (*Ih'yâ*, troisième partie, livre 21, résumé par BOUSQUET). Comme on voit il s'agit d'une faculté « suprême » à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées. Ce « cœur », organe de la connaissance la plus haute, il le compare à un étang dans une allégorie célèbre, inspirée de la plus pure tradition platonicienne :

« Supposons que l'on veuille amener l'eau dans un bassin creusé en terre, on peut l'y amener de sources extérieures au moyen de canaux; mais peut-être, si l'on creuse l'intérieur du bassin, que l'on enlève les couches de terre, on arrivera à découvrir une nappe d'eau plus abondante que les sources et moins sujette à tarir. Le cœur est comme ce bassin. La science peut lui être amenée du dehors par les canaux des sens; mais qu'au contraire l'homme ferme ses canaux par la solitude et par la retraite et qu'il creuse au fond de son cœur, en le déblayant de tous les soins du monde, il y verra jaillir la science qui le remplira tout entier ». (*Ih'yâ*, troisième partie, livre 21).

Comme on le voit, nous sommes très près de Platon et très loin de Thomas d'Aquin. Ghazzali est une sorte de Pascal musulman, un peu moins romantique, un peu plus « médiéval », un peu plus platonicien que le nôtre, moins « vibrant », mais riche, solide et attachant. On peut se demander si son influence a été bénéfique ou malfaisante, pour le monde musulman. La réponse, comme on s'en doute n'est pas simple.

Tout d'abord, il faut bien prendre garde de ne pas attribuer à son influence exclusive l'étranglement de la philosophie

arabe après la mort d'Averroès. Ce travail a été l'œuvre des politiques bien plus que des mystiques. Mais on peut se demander s'il n'a pas contribué à leur donner bonne conscience. Les antithomistes, les ennemis de Jacques Maritain et les amis de Kierkegaard peuvent apprécier en lui le mystique ennemi de tout compromis avec la philosophie. On pourrait aussi s'interroger sur les rapports de l'Islam avec la spéculation rationnelle, et sur les raisons pour lesquelles il a cherché son approfondissement plutôt dans la ligne du juridisme que dans celle de la mystique, — le mouvement soufi ayant toujours été, et restant encore aujourd'hui plus que jamais marginal —.

Parler de l'actualité d'Al-Ghazzali ne peut pas vouloir dire grand'chose. Les mystiques, les philosophes qui considèrent l'univers comme une caverne impossible à rendre vraiment habitable, ne peuvent jamais être vraiment au goût du jour. Quand par hasard ils sont à la mode, ils séduisent par l'aspect esthétique et aristocratique de leur pensée et pas du tout par ses exigences profondes de détachement et de purification radicale. (Que l'on pense aux humanistes italiens de la Renaissance, comme Bembo par exemple, ou aux lecteurs « platonisants » de Charles Morgan).

Les philosophes à la page, c'est-à-dire ceux qui centrent leurs cours sur les philosophes à la mode, (aujourd'hui) : Hegel, Marx, Husserl, Heidegger, Sartre, peuvent parfaitement ignorer Ghazzali et le ranger avec l'étiquette : *diplodocus orientalis*, parmi les fossiles de la philosophie antédiluvienne.

Mais il y a aussi ceux qui ne sont pas à la page, ceux qui ne croient pas au progrès en philosophie, en art, en sagesse, ceux qui pensent que :

« Quand il s'agit vraiment de métaphysique et de philosophie, quand il s'agit de théories, ni dépassement, ni doublement. Ni progrès linéaire, ni faculté de retour. L'humanité dépassera les premiers dirigeables comme elle a dépassé les premières locomotives. Elle dépassera M. Santos-Dumont comme elle a dépassé Stephenson. Après la téléphotographie, elle inventera tout le temps des graphies et des scopies et des phonies, qui ne seront pas moins *télé* les unes que les autres, et l'on pourra faire le tour de la terre en moins de rien... Mais... on ne voit pas que nul homme jamais, ni aucune humanité, en un certain sens qui est le bon, puisse intelligemment se vanter d'avoir dépassé Platon. J'ajoute qu'un homme cultivé, vraiment cultivé, ne comprend pas, ne

peut pas même imaginer ce que cela pourrait bien vouloir dire que de prétendre avoir dépassé Platon ». (PÉGUY, *Situations*, p. 135).

Pour tous ceux-là, qui pensent comme Péguy, que dépasser Platon ne veut absolument rien dire, les leçons du solitaire de la mosquée de Damas sont un exemple réconfortant de l'unité de la pensée humaine à travers les siècles et les cultures.

Gaston KEMPFNER.

— 0 —